Vionnet

ÉDITIONS ASSOULINE

BCNGL 2322989

Madeleine Vionnet

Collection Mémoire de la mode

© Editions Assouline
26-28, rue Danielle-Casanova, Paris 75002 France
Tél. : 42 60 33 84 Fax : 42 60 33 85

Dépôt légal : 1er semestre 1996
Tous droits réservés
ISBN : 2 908228 57 2

Première de couverture : robe fourreau portée
par le mannequin Sonia sous une large jupe en tulle noir brodée de roses.
Photographie de Georges Saad. © photo DR.

Photogravure Gravor (Suisse)
Imprimé par Artegrafica S.p.A. (Italie)

Toute reproduction, même partielle,
de cet ouvrage est interdite
sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

1ère édition

022274947

74

Madeleine Vionnet

TEXTE DE LYDIA KAMITSIS

Conseiller scientifique, chargé de la programmation et de la recherche au musée de la Mode et du Textile

8
D 4NON
6047

JQ

EDITIONS ASSOULINE

DL 15 DEC.97 47227

À la mémoire d'Yvonne Deslandres

"Si l'on peut dire qu'il existe actuellement une école Vionnet, c'est surtout parce que je me suis montrée une ennemie de la mode. Il y a dans les caprices saisonniers, fugitifs, un élément superficiel, instable, qui choque mon sens de la beauté."

Madeleine Vionnet, 29 mai 1937

"Lorsqu'on dit d'un homme politique – faisant ainsi de lui le plus magnifique éloge – qu'il est au-dessus des partis, cela ne signifie pas qu'il se désintéresse des courants d'idées de son temps, mais que, dédaigneux des engouements momentanés et retenant de chaque doctrine ses directives généreuses ou ses suggestions pratiques, il s'élève au-dessus des erreurs du jour pour préparer des lendemains plus heureux. Ainsi elle est au-dessus de la mode. N'entendez point par là qu'elle soit hors la mode, mais bien qu'elle annonce la mode de demain."

Le critique anonyme qui écrit ces lignes en 1924 dans la *Gazette du Bon Ton*, se montre d'une rare perspicacité dans l'analyse de l'œuvre d'une figure hors du commun. Car, en effet, le rôle annonciateur de

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE

Madeleine Vionnet dans l'évolution de la mode non seulement ne s'est pas démenti à la disparition de sa maison de couture en 1939 mais n'a fait que se renforcer, devenant aujourd'hui l'évidence même. Or – et ce n'est pas le moindre paradoxe de l'histoire de cette griffe – qui a gardé en mémoire ce nom, hormis les générations de couturiers qui lui ont succédé jusqu'à nos jours, lui vouant une admiration unanime ? Le grand Cristobal Balenciaga reconnaissait en elle un maître ; Christian Dior avouait à son propos que : "Jamais on n'a poussé plus loin et plus haut l'art de la couture" ; Azzedine Alaïa lui voue un culte exclusif ; Issey Miyake ou Yohji Yamamoto dont les créations sont pourtant fort éloignées de la tradition occidentale de la couture, s'inclinent à leur tour devant son génie.

Des personnalités aussi différentes réunies au-delà du temps et de l'espace par une ferveur unique, voilà de quoi intriguer ! Méconnue du grand public pendant près de cinquante ans, la trace de Vionnet n'a donc jamais véritablement disparu. Et si son nom fut éclipsé pendant ce demi-siècle par de multiples petites révolutions dont l'histoire de la mode est émaillée, accomplies par autant de couturiers jalons, son enseignement et la force de ses principes demeurent vivants. C'est que l'art de Madeleine Vionnet s'inscrit moins dans l'histoire de la mode (à laquelle pourtant elle participe, presque malgré elle), que dans la recherche constante d'une cohérence entre le corps et le vêtement.
Cette quête essentielle, hors des tribulations d'un monde en attente de la dernière nouveauté saisonnière, la place d'emblée au cœur d'une dialectique qui hante tout couturier. En pionnier, elle explora des voies inédites, bouleversant les règles du métier, innovant dans

les techniques de coupe, renouvelant le registre du décor. En cela, elle fut exemplaire et c'est cela qui contribuera à en faire une sorte d'idole pour ses jeunes confrères. Acharnée de travail et d'une discrétion peu commune dans un milieu qui pousse facilement à l'exhibition, elle n'en fut pas moins un véritable chef d'entreprise.
À la tête d'une des plus grandes maisons de couture de l'entre-deux-guerres qui compta jusqu'à mille employés, Vionnet sut sur ce plan aussi introduire des innovations de taille, anticipant l'évolution sociale qui allait faire basculer le monde du travail dans le XX^e siècle. Consciente de la portée de ses travaux et soucieuse de préserver certains de ses acquis pour la postérité, elle eut l'idée de conserver méthodiquement les modèles qu'elle jugea significatifs de ses recherches. Lorsqu'elle voulut en faire don à un musée, la plupart des institutions déclinèrent l'offre. Il est vrai qu'en 1950 la notion de patrimoine ne s'appliquait que pour les productions des siècles passés et que l'on respectait scrupuleusement cette distance imposée par le temps qui seul rendait légitime la valeur d'une œuvre.

Pour notre chance, une association privée, nouvellement constituée par les représentants des organismes professionnels de l'habillement autour de François Boucher, historien érudit et particulièrement éclairé, recueillera cet ensemble exceptionnel en 1952 qui, aujourd'hui encore, fait la fierté de l'Union française des arts du costume. La vigilance d'Yvonne Deslandres, sa principale animatrice, celle que Pierre Cardin surnomma le "Henri Langlois de la mode", fit le reste. Madeleine Vionnet sera dès lors une fée bienveillante et encouragera par ses conseils et son action l'émergence d'un musée de la Mode qui ne verra le jour que vingt ans après sa disparition en 1976.

"Ce qu'il faut, voyez-vous, c'est élever la couture à une sorte d'apostolat."

Née le 22 juin 1876 et élevée dans une famille modeste, Madeleine Vionnet quitte à regret l'école à 11 ans et demi pour être apprentie chez madame Bourgueil, couturière à Aubervilliers. En 1898, on la retrouve blanchisseuse dans un asile d'aliénés de la banlieue de Londres, puis employée chez Kate Reilly, maison spécialisée dans les reproductions de couturiers français. Entre-temps, elle s'est mariée, a perdu une petite fille et a divorcé.

Revenue à Paris en 1900, elle entre chez Callot Sœurs, une des plus prestigieuses maisons de couture de l'époque ; elle y fait ses armes en tant que première de l'aînée des sœurs, madame Gerber. Auprès d'elle, elle reçoit une leçon d'excellence et de rigueur qui marquera ses véritables débuts dans le métier. Plus tard, elle évoquera ce passage comme "l'école de la magnificence". Elle y apprit à "faire des Rolls-Royce : sans elle [elle aurait] fait des Ford".

En 1907, Jacques Doucet, autre grande figure de la mode, lui confie le soin de "rajeunir" sa maison. Madeleine Vionnet s'y attelle avec sincérité et conviction, bannissant les baleines et les fanfreluches, proposant des vêtements souples qui libèrent le corps de ces carcans artificiels jusque-là de mise. Elle exigera des mannequins de présenter ses modèles à même le corps, contre l'usage en vigueur. C'est peu dire que ses propositions furent incomprises ! Clientes et vendeuses dans une belle unanimité se montrèrent très réticentes face à tant d'audaces. Dépitée, elle s'en alla voler de ses propres ailes. En 1912, la maison Vionnet ouvre ses portes au 222 rue de Rivoli, et pendant les deux courtes années qui précèdent la guerre elle

acquiert une certaine notoriété. Mais le véritable succès n'arrive qu'à partir de 1919 ; les femmes semblent enfin mûres pour adhérer à ses idées novatrices.

"J'ai cherché toute ma vie à être le médecin de la ligne..."

Avec des couturiers tout aussi atypiques, tels Paul Poiret et Gabrielle Chanel, Madeleine Vionnet contribue à la libération du corps de la femme de l'emprise du corset. Chacun d'eux peut légitimement être considéré comme le bon génie de la chrysalide devenue papillon ; ce qui les distingue ce sont bien sûr les moyens employés, les options proposées qui dénotent aussi des opinions différentes. Paul Poiret, grand admirateur d'un Orient imaginaire, transforme la pâle beauté de la Belle Époque, dont la taille de guêpe constituait la fierté et le corset tyrannique le lourd tribu à acquitter, en odalisque vêtue de tuniques colorées, goûtant les délices des *Mille et Une Nuits*. Gabrielle Chanel, femme libre, jette aux orties le corset, symbole de servitude, et son alternative s'adresse à la femme moderne, active, égale de l'homme.
Madeleine Vionnet inscrit son action sur un autre registre. C'est à la source des civilisations qu'elle puise son idéal. De l'Antiquité grecque, elle retient le principe d'une étoffe drapée sur le corps, le laissant libre dans tous ses mouvements et magnifiant ses courbes naturelles, sans aucune supercherie. Ni odalisque, ni suffragette, la femme qu'elle veut habiller ne se réduit pas à un rôle, ne répond pas à un profil type. "J'affirme, dit-elle, la nécessité d'autant de modes qu'il existe de catégories de femmes. Je pense à toutes en élaborant une collection, et j'exige de mon métier qu'il me permette de mettre en valeur les femmes les plus différentes. J'ai cherché toute ma vie à